

PERMISSION DE  
NAÎTRE

THALIA REMMIL



© Thalia Remmil, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet eBook.



# Jour J

## PROLOGUE

Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté, pour la première fois, un coup d'œil intelligent sur soi-même.

Marguerite Yourcenar - *Les mémoires d'Hadrien* (1951)



Maman... Nina... Mamie... Papa ?

Ainsi que tous les autres, vous qui avez croisé mon chemin, merci d'avoir posé vos yeux sur moi, de malveillance merci, de bienveillance merci. Ce coup d'œil intelligent sur moi, c'est grâce à vous que je me le suis porté.





# CHAPITRE 1

## J + 10 ans

### Année 2017 : Une famille heureuse

Année 2017 : Une famille heureuse. Une famille qui aurait pu ne jamais prendre forme parce que l'amour survole souvent des champs de mines enterrées qu'il faut prendre garde à ne pas faire sauter.

— Raconte-moi l'histoire de ce chat noir, ma chérie, c'est Timothée qui a vendu la mèche... Pourquoi tout le monde la connaît sauf moi ?

— Non, pas tout le monde... et je ne l'ai jamais racontée à notre fils !

— Alors, il est télépathe...

— J'étais enceinte quand j'ai parlé de ça à Tristan...

— Ben, il était déjà télépathe dans ton ventre !

Adem lui lance un de ses adorables sourires moqueurs. Pauline, en réponse d'un sourire tout aussi moqueur, lui rétorque :

— C'est ça, notre fils est un p'tit génie. Drôlement précoce le gamin !

— Ou bien, son parrain en a fait un joli conte à lui lire le soir avant de dormir, c'est sûrement ça ! Je ne vois pas d'autre explication !

Le visage d'un coup rembruni, il la scrute, inquiet.

— Tu ne me caches rien, Pauline ?

Elle le coupe sans ambiguïté.

— Des secrets, je n'en ai plus aucun pour toi, chéri, terminé le temps des mensonges ! Ce petit chat noir... c'est peut-être grâce à lui si nous sommes encore ensemble...

Elle fait mine de sortir les griffes avec un air coquin. Lui, le dos rond :

— Tu rigoles ? C'est grâce à un chat que notre relation s'est transformée ?

Pauline lève les yeux au ciel et lui répond sur un ton mielleux mais néanmoins quelque peu irrité.

— Tu vois, tu n'y crois pas à mes histoires ! J'en ai parlé avec Tristan parce qu'il m'écoute sans me remettre en doute à tout bout de champ... Pour toi, je resterai toujours la petite « Bisounours » un peu fêlée, émotionnellement attardée... peut-être un peu pétéée du casque, avec des rêves trop grands pour elle, si bien qu'elle

ne les atteindra jamais... Mais après tout, ce n'est pas très grave, elle te fait bien rire, la pelleteuse de nuages...

— Allez, c'est de l'humour, chérie !

Il s'approche, la serre tout contre lui.

— Miaouuuu ! Mais avoue quand même, ma chérie, que tes chimères prennent une belle place dans ton esprit !

— Pfiouuuu ! Allez ronronne et je te la raconte l'histoire.

— T'es bien une petite Française rêveuse, toi, à demander des choses impossibles !

— Pas impossibles, mon prince Ottoman. Si les choses avaient été impossibles, on n'en serait pas là aujourd'hui. Tu ne crois pas ? Allez mon tendre félin, ronronne pour moi !

Elle se retourne et plaque ses fesses contre lui. Il pose ses mains délicatement sur son ventre, lui offre un délicieux baiser et lui susurre « je t'aime » au creux de l'oreille.

— Ça va comme ça ? J'ai réussi l'épreuve du chat ?

— Ouais... pas mal...

Les regards se touchent, s'approuvent, les bouches se retrouvent, elle roucoule.

— Allez viens mon félin...

Le gamin franchement précoce, c'est moi. Au début, je n'étais pas leur gamin. Non, au tout début, il y a des siècles, j'étais les autres... J'étais moi sans être moi... Comment vous expliquer ? Vous croyez en la réincarnation ? Vous croyez aux cycles de l'âme ? Vous croyez qu'après la mort, ce n'est pas vraiment la mort ? Vous croyez en l'alchimie, cette capacité de la chrysalide à la métamorphose ?

Moi j'y crois. Sinon je n'aurais pas été là, il y a dix ans, dans le ventre de ma mère, lassé des vicissitudes humaines, à me demander si cette nouvelle vie allait m'amener à un constat plus réjouissant sur l'humanité. Je n'aurais pas été là, sceptique quant à mon avenir, vous racontant les mille et une nuits zébrées de la rencontre de mes parents. Je serais mort, plus mort qu'un minable ver de terre ; encore que tout minable qu'il soit, ce lombric mal-aimé joue un rôle fondamental en ce monde.

Si moi aussi, je jouais un rôle crucial ? Me faufilant sur terre, arpentant les chemins de mon existence, subodorant l'esquisse d'un bonheur, contribuant à celui de mes parents...

Si, durant ces neuf mois d'ébauche dans le ventre de ma mère, cet antre douloureux d'ambivalences, j'avais enfin touché à l'essentiel de cette longue venue au monde ?





## CHAPITRE 2

# J - 15 mois

Le souvenir est le parfum de l'âme  
(George Sand)

Le souvenir est le parfum de l'âme.

Depuis les prémices de leur passion amoureuse, mes parents souhaitaient concevoir. Mon père désirait de nombreux enfants, impatient de fonder une grande famille. Non pas rebelle, douce jeune fille effacée, voire écrasée à la manière du gentil rouleau compresseur qu'était son adorable maman, ma mère obtempérait.

Ma grand-mère, Dorothee, ne le faisait pas avec de mauvaises intentions – il faut toujours réfléchir à la finalité tapie derrière les actes, *toujours*, : convoitise, fantasme, jalousie, préméditation, aide bienveillante ou survivance. Elle était dotée d'une forte personnalité, et sa tendance enjôleuse à gérer tout son petit monde fut pour ma mère d'une importance capitale. Elle fut pour mamie d'une importance vitale.

Pour l'instant, je survole le monde.

Ce dont je suis assuré – j’ai quelques certitudes noyées dans le flot de mes errances, affreuses inconstances suspendues pour m’écarter de toute décision –, c’est que mon âme voyage, et qu’elle me cherche. Pour le moment, à l’exploration de mes deux parents, les habitacles pour ma fécondation. Il ne s’agirait pas qu’elle se trompe, car mon avenir terrestre pour cette centaine d’années à parcourir en dépend, si la mort ne me fauche pas avant.

De penser à cette idée, non pas celle de mourir, mais celle d’exister pendant ce temps interminable – cent ans, quelle abomination ! –, j’en ressens stupeur et crispations !

Je m’en remets à Dieu, « dans ta toute bonté, épargne-moi une si longue pénitence ! »

Même si j’entends aisément ce châtement pour mes regrettables séjours sur Terre... qu’enfin je trouve grâce à ses yeux... mais il ne se rend pas compte... cent années ! Sans doute pourrais-je en abrégier la durée, obtenir l’absolution divine si...

*Si quoi ? Si je me dépouille, si je cherche la vérité ?*

Dans une de mes vies d’avant, une où musulman pratiquant, j’étudiais le Coran, j’apprenais que les âmes prennent possession de leurs habitations en fonction de leurs besoins spirituels, car elles aspirent à trouver la paix, à devenir *nafs al mutma’inna* – l’âme apaisée, sereine et purifiée. D’aucunes ne cessent leur chemin terrestre sans mener à bien leur mission, et qu’ainsi, elles traversent



plusieurs réincarnations avant de pouvoir rejoindre le soleil. Je vous raconte tout ça avec mes yeux d'enfant pas encore né, ni dans l'ovule de ma future génitrice ni dans le sperme de mon futur géniteur.

Cependant, j'ai vécu l'enfance, *oui*, plusieurs fois, le cœur brisé, en attente d'une consolation, d'une caresse maternante qui vous love dans le sans fin, d'un regard qui émerveille, d'un frôlement des yeux d'une tendresse infinie. Le cœur cassé de baisers non donnés, d'embrassades des bras immenses d'un père absent, ou pire encore, absent dans sa présence.

L'enfance contusionnée, assénée de mots tranchants, de honte et de mépris, de coups de pied dans le ventre, de poing dans la gueule ! Je ne compte plus l'ensemble de mes traumatismes ni physiques ni émotionnels. Je ne compte plus les secousses de mes vies !

Par chance, à chaque fois je suis mort relativement tôt... pour renaître.

\*

En cet instant précis, je vole, quelle réjouissance !

C'est « affreusement » agréable de me sentir vivant, de parcourir le monde à cheval sur mon corps astral, de me sentir hors d'atteinte !

Affreusement agréable, parce que ça n'a pas l'air aussi beau que vu d'en haut, comme d'habitude, comme lors de mes autres vies terrestres.

Je m'en approche, observe les querelles d'amoureux qui ont oublié d'aimer, les effusions de sang, les passions, les violences. Je discerne les abus de pouvoir ordonnés par des faibles en quête de reconnaissance, les larmes jaillissant des tréfonds de l'âme, les solitudes assises sur les bancs des écoles, les colères du petit enfant, les S.O.S en errance, les meurtrissures de l'indifférence ; les miennes, ancrées si profondément que je les discerne dans tous ces visages tristes déambulant mollement sur les trottoirs de ces villes où j'ai vécu, de ces pays où j'ai voyagé, miroirs de mon incommensurable médiocrité.

Je vois des humains... je sens leur dedans.

Certains sont immondes, d'autres magnifiques ! Leurs cœurs métamorphosés, loin de l'inquiétude et des ravages de la colère. Je frôle la paix dans ces regards de confiance, effleurement offert sans l'ombre d'une hésitation.

Ces magnifiques, ma route les a croisés, passant son chemin comme si je n'étais pas en droit de rencontrer la lumière, en capacité de devenir véritablement *humain*. Comme si mes yeux ne voyaient pas, mon cœur ne sentait pas. Comme si je devais souffrir et souffrir encore avant de prétendre à l'être. Comme si mon cœur, malade d'hypocrisie, corrompu, perdu dans ses passions

destructrices, couvert du voile épais de l'égoïsme, sentait la mort.

*Est-ce ça qu'il me faut appréhender : ma capacité d'humanité ?*

Rendez-vous sur Terre dans quelques mois. Quinze mois environ. Sans définir exactement pourquoi, je commence à en ressentir une certaine appréhension, de la peur même. J'ai l'impression que je vais être doté d'une excellente intuition.

Mais je sens autre chose d'oppressant, lové quelque part dans le nuage, matelas épais de mes nuits.

En bas, les hommes courent après l'or, trésor empoisonné ; les menteurs et les tricheurs après la soumission des peuples, l'asservissement des plus faibles, l'argent, les escroqueries. En bas, les familles ont des secrets qui font ravage, les amis n'en sont que des faux, les enfants terrorisés exhalent des sanglots, les vieillards sont esseulés, laissés pour compte à l'ombre de leurs souvenirs. Tout le mal réuni de cette Terre, je le connais. J'ai vécu la terreur, l'abomination, le sang, la mort.

La peur. La honte. La trahison. Mon manque de dignité.

*Alors, pourquoi me faire revenir ?*

Que n'ai-je pas entendu ou saisi qui mérite un nouveau passage en ce monde ?

*Est-ce un jeu ?*

Je flaire l'odeur de l'animal pervers, sournois et sadique, elle empeste le ciel. Je suis la souris recluse en son trou, je suis le chat. Hybride, victime et persécuteur. Parfois, dans cette triangulaire terrible et perfide, je suis *le sauveur*. J'excelle avec brio dans l'art du camouflage.

Ne souriez pas ! Vous pourriez bien vous y faire prendre ! Votre vie est-elle celle que vous croyez ?

*Suis-je conscient d'agir ainsi ?*

Je me garde le droit au bénéfice de la perplexité. Pendant ces trois longs mois, une éternité, défilent des centaines de visages potentiels à ma future vie, commencée il y a fort longtemps. Je suis loin d'être une jeune âme.

J'en ai connu des ténèbres épaisses, qui en moi se sont infiltrées, en d'autres époques, en d'autres lieux.

Crasseuses, visqueuses, vicieuses.

Je m'en dégoûte de leur emprise sur moi, de cette vulnérabilité, de cette impuissance, de cette prédisposition malade à m'éloigner de la lumière, craignant qu'elle ne m'éclaire.

Je suis faible, mais pire que tout, lâche !

Je me dérobe ! Zéro responsabilité ! Zéro conscience de mes actes : mensonge éhonté de mon mental fuyant et craintif.

Voilà !

Je me résume dans mon incontournable bassesse. Comment puis-je avancer la non-conscience de mes actes ? Je ne suis pas un animal en non capacité de juger et d'être jugé, je détiens la maîtrise d'analyser et de gérer mes propres forces.

*Ai-je toujours eu le pouvoir de choisir ?*

*L'aurai-je dans cette nouvelle vie ?*

\*

Je survole des centaines d'ombres. L'homme, ombre de lui-même. Le primitif planqué au fond de lui. Ce trouble obscur et somatique, fantasmes et illusions, pulsions et obsessions. L'inenvisageable confrontation. Narcisse, mon beau Narcisse, sais-tu qu'il n'y a pas d'issue, qu'au fond de ce miroir, seul tu finiras, sans nulle beauté que ton erreur de perception ? Image mensongère et fantôme, tu vis le masque posé sur ton visage. Au fil du temps, inadapté et cruel. Effrayante, l'expérience de s'affronter !

Homme, que caches-tu de si glaçant, figé dans les eaux du Styx ?

*Qui suis-je pour les juger ?*

Ces ombres ! On ne décrit jamais aussi bien ce que l'on a vécu soi-même.

Masques tortueux. Vertigineux ulcères de l'amour. Filtres quasiment imperméables, censurant la conception des émotions interdites. Ni joie ni allégresse, éternel insatisfait, figurant de moi-même, de peu je me contente, je choisis la paresse à l'effort, dans les cas extrêmes la mort à la vie. Car vivre demande témérité.

Je l'assume : je suis repoussant de manque de courage ; il n'a pas marqué son sceau sur mon berceau.

J'ai la réponse à ma question : ai-je toujours eu le pouvoir de choisir ? Oui.

Oui, j'ai *choisi* de ne pas croiser des démons bien plus terrifiants que mon indubitable manque de caractère. Homme ordinaire dans ses vies médiocres, ramassis de mensonges éhontés.

*Est-ce que j'en ressens de la culpabilité ?*

\*

*Culpabilité : émotion causée par la transgression d'une norme morale, proche du concept du remord, émotion structurante qui favorise l'empathie, un repère utile entre le bien et le mal.*

Non. Aucune culpabilité ! Je suis terrifiant d'immoralisme ! Le bien existe loin de mon cœur malade. Je reçois le mal, le donne.

*Est-ce de la haine ?*

Invisible et sournoise, docile mais terriblement machiavélique, enracinée aux profondeurs passées des enfances, paisible et mordante, la haine prépare sa vengeance en cachette. Sanglante et secrète, recluse, elle voudrait se dire en confession, tentation d'un idéal. Une autre convoitise pour ne pas dire une autre quête.





## CHAPITRE 3

# J - 9 mois

Mars 2007 : Deux corps en espérance

Nous sommes au mois de mars 2007. L'histoire d'une rencontre avec l'arrivée du printemps. Deux corps en fusion. Deux corps en espérance. Parce que le corps d'une femme attend depuis deux longues années le miracle de la vie. Un miracle qui se fait désirer dans le cœur de ma mère, armé d'une patience qui s'épuise ; dans le cœur de mon père désarmé.

Jusque-là, rien d'extraordinaire dans cette rencontre, sauf qu'elle est devenue une routine consciente et volontaire. Un ensemble d'actions répétitives dans un but précis : un enfant. Une décision calculée, réfléchie, qui devient un acte anti-nature, un acte mécanisé. Mes parents font l'amour, mais quel nom véritable donner à cette rencontre programmée ?

Je leur demanderai plus tard, quand je serai grand – si un jour je le deviens -. Mais ça, vous ne le saurez qu'à la fin ; sinon c'est moins... moins captivant, plus insipide.

Mes parents s'enroulaient avec brio dans une danse singulière, effets sonores plus ou moins réguliers, corps trempés de sueur emboîtés comme les deux pièces d'un puzzle, ravies de leur deuxième moitié. J'ai adoré l'amour, j'ai adoré !

Limpidité d'une tendresse sans confusion, minutes d'amour indissolubles. Ils flottent, tels deux plumes légères ! Rien ne pourrait leur ôter cette part – infime mais cruciale – de liberté.

Durant ce laps de temps purement charnel, ils sont heureux ! Libres ! Mais je ressens un gouffre, une distance, comme si leurs cœurs ne battaient plus la chamade au même diapason. Un abîme en dehors du plaisir, joie des corps enlacés par l'orgasme.

*Un fléau de l'amour.*

— C'était bon, chérie ?

— Oui, et toi ?

*C'était... du sexe. L'amour en ruine.*

Un peu comme perdus de vue, détachés l'un de l'autre. Cette union des corps est leur seul port d'attache fiable et solide, par laquelle raccrocher quelques parcelles d'eux, pour ne pas se perdre totalement, ne pas s'enliser dans les sables mouvants au fil du temps établis entre leurs deux cœurs... désunis. Pourtant, ils se sont aimés ! Passionnément ! À la folie !

*Plus du tout ?*

— Tu m'aimes ?

Elle a l'air langoureux d'une petite fille en mal d'affection.

— Oui, je t'aime, ma chérie. Bien sûr que je t'aime !

Il hausse les épaules en soupirant discrètement.

*À question idiote, réponse idiote.*

La vie réserve tout de même de joyeux plaisirs momentanés, une ivresse passagère, dérivatif suffisant pour oblitérer – oublier serait chimérique – l'obscurité. L'amour existe dans le cœur des hommes, raison pour laquelle ils se battent sans relâche, dans leurs jours – comme dans leurs nuits peuplées de fantômes –, contre un destin irrévocable. Cette crainte de ne plus faire face à la vie, mais bien à ce qui ne sera plus, nous frôle inlassablement dans les détours du quotidien, dans une conversation avec un inconnu qui nous raconte sa mère décédée, « dans ce carrefour, vous savez, situé pas loin d'ici, un dingue qui ne l'a pas vue, mais dans le fond, il n'était pas responsable, c'est la faute à ce carrefour mal foutu... Il faudra combien de morts pour qu'ils envisagent de le modifier ? » Cette crainte nous croise tous les jours de l'aube au crépuscule, puis lorsque la nuit nous surprend. Qui n'a pas une connaissance morte ainsi paisiblement sans rien opposer parce que le cœur a lâché, parce que la vie s'en est allée faire un tour ailleurs ?

Cette peur nous hante, nous désoriente.

Je vais mourir, mais avant je vais devoir vivre. La mort ne m'accable pas, c'est la vie qui m'afflige.

*Et naître. Pourquoi en aurais-je la permission ?*

\*

J'attends la divine propulsion. En gros, vingt-quatre heures. L'ovule de maman n'attendra pas plus longtemps son prince charmant.

Ils sont des millions à tenter leur chance, valeureux guerriers prêts à batailler ; une lutte loyale mais déjà un long chemin à parcourir, les premiers pas dans l'existence compliquée d'un humain ! J'observe, de mon poste, la course effrénée de mon futur père, je surveille la progression du vainqueur. Ce combat exalté pour la survie, fondement sans aucun doute de toute vie terrestre, est une scène très émouvante.

Je serai ce gars ordinaire qui doit se battre pour survivre, et bien que cette idée ne me plaise pas, je n'ai aucun autre choix possible.

Une âme ne met pas fin à ses jours en se mettant une balle, en se tranchant les veines ou en le décidant. Un bébé non plus.

Je dois livrer bataille, aller à contre-courant de ma nature profonde, sensible et délicate – quel cynisme ! Vous pourriez presque y croire !

Si Dieu existe, c'est lui le vrai démon.

Il est trop tard pour implorer Dieu !

Dans les étoiles je voyage, admire les beautés de l'univers. Bien souvent, je me raccroche à elles, ces splendeurs dont je ne peux pas me détacher tant elles me réconcilient avec l'humanité. Puis je détourne mon regard, je vois l'exécration, je me vois moi.

Je ne veux pas revenir ; la dernière fois, j'ai cru en crever... et je suis mort.

Et c'était bon !

La délivrance !

Tout cela n'arrive pas par hasard ; j'ai encore une multitude de choses à assimiler, des gorgées à absorber, des trucs indigestes à digérer, toutes ces ruses destinées à me tromper, auxquelles mon âme s'est laissée prendre.

Voilà ! Si j'avais su... si seulement j'avais su... à quel point nos perceptions peuvent nous jouer des tours, nous tromper et nous dévier de la réalité. Dans ce lien si particulier qui unit une mère et son enfant pendant neuf mois, mes perceptions, celles que je reçois par le prisme maternel, vont sans arrêt remettre en question mes sensations du monde extérieur. Ce monde déjà connu, ce monde où je me sens comme rejeté, détesté, inadapté. Vais-je réussir à donner un sens à cette nouvelle vie terrestre ?

« Patience, petit bout de rien du tout. Au bout d'elle se trouve la vérité. Au bout de tes souffrances, se trouve une autre réalité. »

## CHAPITRE 4

# J – 4 ans

### L'échoppe

La vraie rencontre, c'est celle de ma mère Pauline, du latin *Paulinus*, patronyme d'une illustre famille romaine dans les premiers siècles, et de mon père Adem, Turc, tout ce qu'il y a de plus turc, aucun moyen de renier ses origines. Ma mère, née à Boulogne-Billancourt, de parents relativement aisés, suffisamment pour lui assurer un bel avenir – si tant est que l'aspect financier soit prometteur de bel avenir – ; mon père, dont la famille restée à Istanbul a bien des difficultés à vivre correctement. En sont-ils moins heureux pour ça, moins que mes riches grands-parents maternels ?

Elle, fille unique adorée, choyée par ses parents – enfin, surtout sa mère. Lui, fils d'une grande famille très modeste de huit enfants peu cajolés – surtout par leur père.

Elle, vingt-deux ans, l'âge où la question du sens de la vie reste tapie à l'ombre, quelque part dans un coin du

cerveau. Lui, vingt-huit ans, l'âge où trouver un sens à sa vie s'inscrit dans la logique impitoyable du temps qui passe et ne se rattrape jamais.

Elle, catholique pas vraiment pratiquante. Lui, musulman plutôt pratiquant.

Un immense creuset ! Ils se sont rencontrés à Istanbul lors d'un voyage touristique de ma mère, accompagnée de son meilleur ami Tristan, adorable homosexuel – il adore Charles Aznavour, l'opéra, les voix de ténors italiens, les arts sans exception, la baise, les hommes et elle. En fait, il ne ressemble pas tant que ça à un homme qui aime les hommes. Rien dans son allure ne dévoile cette part de lui invisible aux autres ; d'ailleurs tout le monde croit qu'ils sont en couple. Véritable confident pour Pauline, il est le frère espéré qu'elle aurait aimé avoir. Mon père tenait une échoppe, leurs deux cœurs se sont aimantés. Comme ça. Un échange qui vient du ventre. Le coup de foudre miraculeux. Lorsqu'une rencontre n'est pas évidente, il s'agit d'un miracle... ou de hasard.

*Ou de malchance.*

— Bonjour les amis, entrez dans mon échoppe !  
Prenez tout votre temps. Je vous offre un thé ?

— Avec plaisir, répondit Pauline, émoustillée.

Il la regarde. Elle est vêtue d'un pantalon en lin beige, d'une chemisette rouge en coton léger qui rehausse



un visage de poupée à la longue chevelure blonde et bouclée. Elle a pris soin de l'attacher en un chignon coiffé-décoiffé à l'aide d'une grosse pince noire, signe évident de son allure simple et sans artifice.

— Alors, voyage d'affaires ou vacances ?

— Vacances, farniente, soleil...

— Et quelques visites, j'espère ! Istanbul est une ville magnifique ! Faut voir ça la nuit tombée, c'est féérique ! Je suis un excellent guide, si vous le souhaitez !

Elle le regarde. Il est habillé d'un jean, un Levis coupe droite, le vrai blue-jean original, et d'un tee-shirt blanc faisant ressortir un torse bombé, un teint halé et des yeux verts étincelants. Un cow-boy qu'elle tente d'imaginer habillé d'une djellaba. Déjà, l'esprit de Pauline s'envole dans des contrées lointaines, celles d'Aladin et de Jasmine. Sa mère, Dorothée, lui racontait chaque soir avant de dormir un conte des Mille et Une Nuits qui ont teinté son enfance de magie et de rêves...

— Ben voilà, un conte de fées, ton prince est là, susurra Tristan dans le creux de l'oreille de Pauline. Je vais aller faire mes visites seul, je crois. Je vous laisse à vos petites affaires !

— Jaloux !

L'éclair magique capté, Tristan laissa les deux tourtereaux visiter la ville. Il en profita pour découvrir les

hammams, entre autres. Istanbul regorge de splendeurs dont il ne se lassait pas – Tristan était fêru des beautés du monde. Puis il adorait aussi paresser au bord de la piscine de l'hôtel, en attendant le retour de Pauline qui ne manquerait pas de lui raconter, sans omettre les croustillants détails, son idylle naissante. Avocat du diable, Tristan était son guide, son ami – un de ses rares, l'amitié n'est pas une affaire de quantité –, l'épaule sur laquelle elle se reposait, solide et sincère ; ce pouvoir féérique de la remettre sur le droit chemin sans jamais ni la juger ni la brusquer. Il connaissait bien ses failles – bien mieux qu'elle-même –, parvenait à percer ses secrets les plus enfouis d'un simple coup d'œil, lisait la trame du scénario de sa vie. Bien souvent, Pauline regretta son homosexualité, elle le désira deuxième moitié, homme, mec, joie, désespoir, père de ses enfants.

Tristan était véritablement son type d'homme. Grand, tout en muscles, la peau délicieusement typée, un sourire à faire craquer toutes les midinettes, le regard franc, absolument rien d'efféminé dans l'allure. Un homme viril qui préfère les hommes. Pourquoi ? Pourquoi avait-il décidé de se tourner vers la gent masculine au lieu de lui préférer une vie conjugulée à deux dans un bonheur familial avec femme et enfants ? Pourquoi devient-on homosexuel ? Est-ce biologique ? Psychologique ? Autant de questions qui alimentaient souvent les débats passionnants, voire houleux, entre les deux amis : « Est-ce que tu es né homo, ou est-ce que tu es devenu homo ? »

Question à laquelle Tristan répondait : « C'est bien une question d'hétéro ! Mais tu n'as pas tort, je me la suis souvent posée, cette question ! »

En fait, Tristan ressemblait beaucoup à Adem, ce jeune homme Turc qu'elle venait tout juste de rencontrer. A se demander jusqu'où vont se loger nos fantasmes inconscients, nos pulsions, nos énigmes sexuelles, cette part de nous qui nous enflamme autant qu'elle nous déstabilise. « Et puis, c'est quoi la norme, hein ? Tu sais ce qu'en pensait Freud ? Il trouvait aussi irrationnel de vouloir rendre un homo hétéro que l'inverse. C'est quoi une femme, un homme, un couple ? Tu le sais toi ? » lui rétorquait Tristan. Ce à quoi elle lui disait : « Non, je te tiendrai au courant quand j'en aurai croqué... je veux dire quand j'aurai vécu en couple. T'imagines, le seul modèle que j'ai, c'est nous deux ; je suis morte de rire ! »

Ma mère ne manque pas d'humour ; c'est une robe qui l'habille de velours quand son corps a froid et que son esprit manque de lucidité.

## CHAPITRE 5

# J – 4 ans

Adem

Le soir même de cette journée passée au grand bazar, au beau milieu de cette atmosphère des mille et une nuits, étincelante de bibelots, bijoux, tapis, lampes et objets en tout genre, Tristan émit son avis sur cet homme, remarquablement séduisant. Il était bien placé pour faire ce genre d’appréciation.

— Qu’est-ce qu’il y a ? lui demanda Pauline. Je vois bien que tu as quelque chose à me dire.

— Je ne sais pas trop... cet homme, Adem...

— Eh bien quoi ? Il va juste me servir de guide quelques jours !

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, j’ai bien remarqué la lueur dans vos yeux tout à l’heure au bazar, il nous a offert un thé, un délice, et si tu avais pu, tu l’aurais dégusté avec ton thé.

— Oui, et ce n'est pas à toi, vieux singe, que je vais apprendre à faire la grimace ! Eh bien, oui, il est séduisant, non ?

— Trop... il y a un soupçon de trop chez lui.

— T'as remarqué comme il te ressemble ? Je veux dire physiquement, grand, beau, typé, viril !

— Merci, oui, il est pas mal, franchement pas mal du tout, mais chez moi, il n'y a aucun soupçon de trop. Je n'arrive pas à définir ce qui me dérange chez cet homme.

— Le fait qu'il ne soit pas homo ! Justement ce soupçon de trop chez toi à mon goût.

— ...

— Et puis, peut-être que lui, au moins, sera capable de réparer un robinet qui fuit. C'est bien, un mec qui sait bricoler ! Je sais bien que cela n'a rien à voir avec le fait que tu sois homo, mais tu es aussi bon bricoleur que moi je suis bonne cuisinière. A nous deux, on ferait un couple d'enfer !

— Et bien, tu soulèves là un point de vue essentiel : comment va-t-il supporter une femme qui n'aime pas cuisiner ? Tu sais bien qu'une nana retient son mec avec la bouffe et le cul.

— Waouh ! Le cliché ! Tu n'as pas honte de me sortir des banalités pareilles ! Il aura le cul, c'est déjà pas si mal !

— ...

— Tu les retiens comment les mecs, toi ? Si ce n'est pas avec le cul ? Un jour, tu m'en diras un peu plus sur ta sexualité parce que les idées reçues, ce n'est pas trop mon truc. Après tout, à chacun son penchant. J'imagine que ton pénis vivace doit bien avoir envie d'amour et de tendresse.

Elle le fixa de son air grivois et coquin, lui raconta une histoire drôle – son répertoire était impressionnant tout autant que le brio avec lequel elle les racontait –, et partit dans un fou rire qu'elle eut bien du mal à réfréner. Tristan en fit autant, son homosexualité ne le complexait plus depuis belle lurette ! Il connaissait l'humour quelquefois mordant de Pauline, et son désir de lui, hautement réprimandé dans les arcanes de ses coups de tête. Depuis quand avait-elle envie de lui sauter dessus, de parcourir sa peau de ses léchouilles sadiques en lui pinçant le bout des seins, en l'inondant de mots non pasteurisés, jusqu'à ce que son désir à lui n'ait plus d'autre choix que de lui faire l'amour ?

— Allez, t'inquiète, je gère. Et puis tu es là, si je dérape, tu me rattrapes.

— Oui, je ne sais pas, il y a quelque chose que je ne sens pas, dans cette façon presque trop rapide de se proposer... de s'interposer... de s'imposer.

— Tu ne serais pas possessif, toi ? Alors là, c'est la meilleure !

— Mais non, n'importe quoi ! C'est juste mon ressenti. Tu sais comme j'ai une excellente intuition qui ne se trompe que rarement. Et puis, ma puce, si tu dérapes de trop, je ne pourrai pas te rattraper.

— Je n'ai jamais dérapé de trop, tu me connais ; raisonnable, responsable et sérieuse, tu connais mon parcours et toutes mes thérapies entreprises pour gérer mes émotions ; cesse de t'inquiéter pour moi comme si j'étais une biche traquée par des chasseurs, totalement désorientée. Moi, les chasseurs, je les braque et je les abats ! En plus, c'est bien le seul sort qu'ils méritent !

— Jolie métaphore, mais les émotions ne méritent pas un tel sort. Tu crois maîtriser tout ce qui t'entoure, n'est-ce pas ?

— Non, je vais rester plus humble. Mais je m'adapte relativement bien aux situations.

— Ce que tu crois ! Ce soudain coup de foudre, tu en dis quoi ?





## CHAPITRE 6

# J – 4 ans

### Attraction

Les jours suivants, Adem fit découvrir à Pauline Istanbul et ses incontournables merveilles. Au rythme des trésors de cette ville magnifique, de son histoire, de ses vestiges, elle tomba amoureuse. *D'Adem et d'Istanbul*. Il y a toujours une part de magie dans toutes les histoires d'amour, des étoiles qui brillent dans les yeux des amoureux, filantes comme des éclairs ; comme le coup de foudre qui ne dure que le temps de la passion vorace et dangereuse, étranglée de trop de violence, nourrie d'affolement.

Lors d'une balade au palais Topkapi, le Versailles d'Istanbul, dans un des balcons avec une vue étourdissante sur le Bosphore, Adem se rapprocha d'elle, lui saisit délicatement mais fermement – d'une façon *je te ferai mienne* – la main. Pauline se laissa faire, aussi prenable que la vue était imprenable. Pauline ne se rebiffait jamais

; non pas qu'elle manquât de caractère, mais mis à part avec Tristan qu'elle n'hésitait pas à contredire, elle était plutôt du genre conciliant. Et puis, sans conteste, elle en mourrait d'envie, de ça et de bien plus ! Elle le désirait tout entier, dans la globalité de l'inconnu qu'il était pour elle, de l'obscur l'un pour l'autre. Sa peau réclamait dans le vacarme silencieux, ses mains hésitantes... désirantes... dévorantes. À cet instant, il aurait pu lui prendre le corps entier, dans une absolue nudité d'elle. Aucune peur ne venait l'effleurer, aucune appréhension réveiller l'évanescence d'un doute, une petite voix intérieure qui vienne crier gare et prévenir d'un potentiel danger. Pauline demeurait sourde à toutes remarques subtiles de son intériorité. Le désir profilé ne laissant place qu'à la pulsion, Adem jouait de l'attirance exercée sur elle, le feu naissant entre leurs deux urgences. Il était ce genre d'homme dont l'ambivalence donne envie de creuser plus profondément les souterrains. Son côté viril, presque animal, laissait prévoir la jalousie, a fortiori la possessivité. Mais a contrario, sous cet aspect indéniable, se profilait en filigrane une réceptivité très féminine à laquelle Pauline tomba sous le charme. Cet homme, comme de nombreux autres, n'ouvrait pas le voile à sa sensibilité, qui pourrait bien se déchirer un jour ou l'autre. Certains événements de la vie nous font changer malgré nos carapaces, malgré ce que nous ne voulons surtout pas dévoiler de notre fragilité. Ces choses de la vie, souvent ces drames de la vie, dévient la trame si bien établie que nous pensions irréversible.

Ils allèrent dîner dans un restaurant donnant sur une des plus belles vues d'Istanbul, se racontèrent quelques chapitres de leurs vies en dégustant la gastronomie turque, une des plus variées du monde.

— Tu fais quoi à Paris ? Je veux dire comme métier.

— Je fais partie d'un comité de lecture dans une maison d'édition ; en gros, je passe mon temps à bouquiner des tonnes de livres, et à chercher la perle rare.

— La perle rare ?

— Oui, le best-seller quoi ! Le nouvel auteur !

— Ah je comprends, et sur quoi tu appuies tes jugements ?

— Je lis et si je suis submergée, je sélectionne. Mais avant ça, les premières pages ne doivent pas être truffées de fautes et cela arrive souvent. Ça m'attriste de m'arrêter à ces détails techniques, mais nous recevons tellement de manuscrits que nous devons faire une première sélection. Je suis souvent étonnée de lire des pages remarquables d'inconnus qui mériteraient vraiment de devenir écrivains, mais les livres ne sont pas achevés, ou bien mal construits, trop fouillis. Ces auteurs donnent le sentiment d'être eux-mêmes totalement en discorde intérieure, incapables de se canaliser ; des névrosés qui n'en ont pas pris conscience.

— Des névrosés ?

— Oui, des personnes en proie à leurs démons, tu vois ce que je veux dire ?

— Euh... non, pas vraiment !

— Des personnes qui subissent leurs troubles affectifs et émotionnels sans parvenir à y faire face, ce qui les empêche d'être en phase avec la réalité. Tu vois ?

— Disons que je comprends mieux, mais tu sais, dans ma famille et dans mon entourage, on ne parle pas de ces choses-là parce qu'on n'a pas le temps de se poser les questions, on avance ! Un point c'est tout ! Alors la réalité, c'est travailler pour nourrir sa famille. J'ai vu mon père ne faire que ça, travailler, et ma mère épuisée à devoir élever ses huit enfants. Il était dur et autoritaire, il n'avait pas de temps pour nous, sauf pour donner des raclées qui semblaient bien méritées. Ma mère, trop usée pour le confronter, nous consolait de ses baisers dès qu'il avait le dos tourné.

À un rythme soutenu ce paragraphe fut déclamé, certains mots appuyés comme pour faire jaillir d'eux les émotions liées à sa jeunesse, le ton incisif après des virgules, le regard à la fois aride et paumé du même à qui la vie n'avait pas souri.

— Nos mères... la mienne aussi rattrapait tous les loupés de mon père.

— Raconte-moi.

— Une autre fois... Soyons plus légers, tu veux bien ? Mes vacances sont bientôt terminées, alors on se racontera nos secrets tristes plus tard. Je suis fatiguée, tu m'as fait faire des kilomètres aujourd'hui !

Sur un magnifique coucher de soleil, ils refermèrent le livre. Adem la raccompagna à son hôtel, lui souhaita bonne nuit en lui prenant la main, lui déposant un simple – mais délicieux – baiser emporté dans son grand lit, trop grand pour elle. Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain matin. Le temps ne passa pas tant son esprit pourchassa Adem, cet homme, grand, brun, aux yeux verts, à l'allure puissante, sa fragilité embrasée tournoya toute la nuit, à se demander comment gérer cette invasion.



